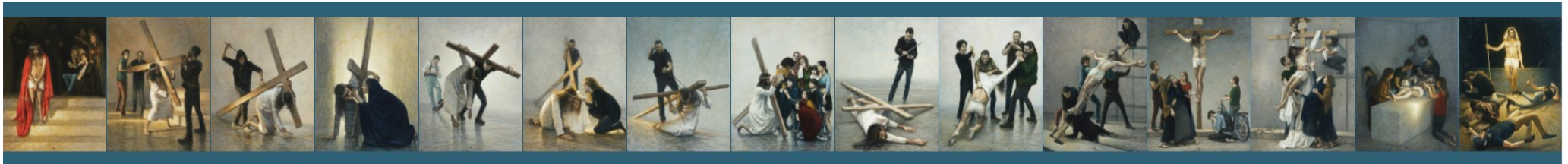


A LA DECOUVERTE DU CHEMIN DE CROIX DE BRUNO DESROCHE (2019)

« Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens,
les grands prêtres et les scribes, qu'il soit tué, et que, le troisième jour, il ressuscite. » (Lc 9, 22)

« La Passion du Christ vue par nos contemporains. C'est-à-dire inviter nos contemporains dans le tableau comme ils sont.
Avec leurs vêtements leurs objets de la vie quotidienne et les confronter à la scène de la crucifixion et de la passion du Christ. »

Bruno Desroche (artiste peintre.)



Découvrez chaque station de ce chemin de Croix et le commentaire de Sophie Mouquin, docteur en histoire de l'art

1- JÉSUS EST CONDAMNÉ À MORT



Jésus est présenté à la foule.

Vêtu de pourpre, les mains liées, le corps lacéré des coups de la flagellation, le front ceint de la couronne d'épines.

Sa chair est meurtrie, mais il se tient debout.

Stabat Filius.

Par un effet de perspective da sotto in su, l'artiste a transformé le spectateur en une foule invisible qui se tient au pied du palais de Pilate.

Nous contemplons celui qui vient d'être flagellé, moqué, raillé, humilié.

Dans l'ombre, à l'arrière, se tiennent des personnages qui sont comme autant de réactions à l'événement dramatique auquel nous assistons : certains regardent, bras croisés sur la poitrine, sûrs de leur condamnation, d'autres discutent, essayant vainement de comprendre, d'autres encore contemplent avec effroi ou avec détachement.

Ce corps meurtri, cet homme qui n'a plus figure humaine est l'agneau librement offert à la haine.

Celui qui ne se défend pas.



2 – JÉSUS EST CHARGÉ DE LA CROIX

Jésus est chargé de la croix.

Dans la cour de ce palais où il vient d'être condamné, aux pieds de ces marches où il a été montré à la foule, comme l'agneau conduit à l'abattoir (Is 53, 7), il prend sur ses épaules, blessées, la lourde croix qui sera l'instrument de son supplice.

Il est chargé de sa croix, de nos croix.

Lui, dont le corps est déjà couvert de plaies, doit marcher vers le lieu où il sera mis à mort, en portant un fardeau qui symbolise tous les fardeaux. Tous nos fardeaux.

Le jeu de lumière, qui vient subtilement éclairer la scène, montre toute la duplicité du cœur de ses bourreaux.

Soutiennent-ils la croix ou la font-ils peser lourdement sur ses épaules ?

L'un et l'autre tout à la fois. Que le cœur de l'homme est mystérieux !

Jésus titube. Le poids de la croix, bien sûr.

Mais aussi celui du déchaînement de la haine.

L'amour relève, la haine fait tomber.

« En fait, c'étaient nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous pensions qu'il était frappé, meurtri par Dieu, humilié » (Is 53, 4)



3 – JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS

Sur ce chemin du calvaire, par trois fois Jésus tombe.

De douleur, d'épuisement.

Les plaies de la flagellation se sont ouvertes ; plus encore : le sang coule sur sa tunique immaculée.

La croix est rougie du sang de l'agneau. Mais voilà que surgit un bourreau. Il faut avancer. Le chemin est encore long, et il doit faire son office. Avance donc !

La lumière, qui vient caresser la croix et illuminer les pieds, donne tout son poids à la chute.

On l'entend tomber.

On entend le bois de la croix frapper la terre, et s'écraser sur ses épaules en sang.

Mais dans le déchaînement de haine, dans la douleur du chemin du calvaire, la lumière est aussi comme une douce présence.

Celle du Père, qui accompagne son Fils. Qui suit chacun de ses mouvements. Qui recueille chacun de ses râles.

Jésus se souvient-il de sa prière à Gethsémani :

« Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ;

cependant, que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne » (Lc 22, 42) ?



4 – JÉSUS RENCONTRE SA MÈRE

La foule sans doute, se presse sur ce chemin étroit qui conduit au lieu du Golgotha.

Et pourtant Il ne voit qu'elle et n'entend qu'elle. Marie est là. Elle a suivi, pas à pas, la condamnation de son enfant, de son tout-petit.

Mais voici qu'elle peut enfin s'approcher. Oser ce geste où se concentrent toute douceur et tout amour. Toucher son enfant.

Elle ne se précipite pas pour prendre la croix, pour soulager les souffrances.

Elle sait que cela est inutile. Que la chair meurtrie de son Fils doit être transpercée.

Pense-t-elle, en cet instant, à la prophétie de Syméon : « et toi, ton âme sera traversée d'un glaive » (Lc 2, 35) ?

Elle est mère, mais elle entre déjà dans une autre maternité que celle de la chair, celle de tous les hommes et celle de l'Église qu'elle recevra au pied de cette croix sur laquelle, bientôt, son Fils va mourir.

« Arrêté, puis jugé, il a été supprimé. Qui donc s'est inquiété de son sort ? Il a été retranché de la terre des vivants, frappé à mort pour les révoltes de son peuple » (Is 53, 8)

5 – JÉSUS EST AIDÉ PAR SIMON DE CYRÈNE



La douceur de Marie fut un baume sur le chemin du calvaire.

Mais le corps du Seigneur est épuisé.

Et voici qu'après la mère, vient l'ami.

Celui que l'on a désigné pour être ami. Revenant des champs, Simon est désigné pour aider.

Dépassant la représentation littérale de l'évangile de Luc, qui précise qu'il se plaça « derrière Jésus » (Lc 23, 26), Bruno Desroche a représenté un Simon qui embrasse la croix, avec ce geste admirable de la main qui vient toucher celle du Christ.

Présence de l'ami.

Qui marche avec lui et partage avec lui, un instant, le poids du gibet tandis qu'à l'arrière un bourreau des temps modernes immortalise la scène avec son téléphone portable.

Garder le souvenir de sa propre iniquité.

6 – JÉSUS RENCONTRE SAINTE VÉRONIQUE

Après le visage de l'ami, de Simon, l'homme qui prêta sa force à celui qui n'en avait plus, voici le visage de la douceur.

De celle qui, mue par la charité, court vers le Christ pour lui essuyer le visage.

Le sang a tant coulé des épines qui ont pénétré sa chair que Jésus ne voit plus.

Elle n'a sans doute pas le droit de s'approcher.

Mais elle brave l'interdit, car la charité donne tous les courages.

La lumière, là encore, donne à la scène tout son sens : elle éclaire ce dialogue silencieux, cette gratuité de l'amour contenu en un geste d'une incomparable douceur.

Avec Simon, à l'arrière-plan qui tient la croix, Jésus et Véronique forment un étonnant trio, unis à jamais en ce chemin du calvaire.

Elle s'est inquiétée de son sort.

Elle sera récompensée : le linge qui ne devait contenir que sang et sueur a recueilli l'empreinte de la face du Sauveur.

« Nous étions tous errants comme des brebis, chacun suivait son propre chemin. Mais le Seigneur a fait retomber sur lui nos fautes à nous tous » (Is 53, 6)





7 - JÉSUS TOMBE POUR LA DEUXIÈME FOIS

Jésus tombe à nouveau.

La douceur de sa mère, la force de Simon, la charité de Véronique n'ont pas suffi.

La croix est trop pesante. Le chemin trop long.

Cette deuxième chute est plus lourde encore.

Désormais il ne pose plus même la main à terre pour retenir sa chute.

Son corps s'affaisse, en un bruit sourd.

Pourra-t-il se relever ?

Il le faut. Mais cette croix est si lourde de tous nos péchés.

Alors le bourreau vient.

Il entoure la croix d'une corde, pour la remonter, comme s'il conduisait le Christ transformé en une bête d'abattoir :

il faut marcher, encore, pour atteindre le lieu du supplice.

Se charger de cette croix qui comprend tous nos fardeaux.

Accepter de tomber en terre comme le grain de blé.

8 – JÉSUS RENCONTRE LES FEMMES DE JÉRUSALEM



Même au cœur de sa Passion, Jésus enseigne.

Entendant les lamentations des femmes il se retourne, au prix de quelle souffrance, pour les admonester :

« Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! Pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants ! » (Lc 23, 28).

Elles sont venues, avec leurs enfants, assister à ce terrible spectacle, mais elles n'ont pas encore compris le sens de ce dont elles sont les témoins.

Jésus trouve la force de leur expliquer, de les encourager à dépasser l'égoïsme de leur consolation pour entrer dans le repentir.

C'est là le seul chemin, celui que nous devons tous emprunter. Pleurons-nous sur nous-mêmes ?

Saisissons-nous combien toute la compassion du monde n'est rien si nous n'avons le repentir de nos propres fautes ?

Les femmes, les enfants, se sont regroupés : ils sont devant Jésus, qui s'est agenouillé pour les enseigner : je livre ma vie pour vous.

« Méprisé, abandonné des hommes, homme de douleurs, familier de la souffrance, il était pareil à celui devant qui on se voile la face ; et nous l'avons méprisé, compté pour rien » (Is 53, 3)



9 - JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS

La troisième chute est terrible.

Ce n'est plus un genou en terre ou le corps affaissé portant encore la croix : Jésus est tombé de tout son long.

Il s'est écroulé. Il gît au sol, sans force.

Même le bourreau semble comprendre que, pour qu'il se relève, il faut lui laisser reprendre quelques forces.

Il le fait sans générosité mais au contraire avec l'orgueil de celui qui veut achever son œuvre et qui trouve là l'occasion de se retrancher dans l'égoïsme de son téléphone.

La lumière est moins forte, signe que les ténèbres n'ont pas encore envahi la terre, mais que l'heure est proche.

Le Fils de l'homme va mourir.

10 – JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS



Enfin, le Golgotha.

Les bourreaux vont pouvoir à nouveau se déchaîner.

Ils ricanent en agrippant la tunique de Jésus.

Ils frottent ce linge mêlé de sueur et de sang contre son corps meurtri, arrachant la chair, ouvrant les plaies, faisant pénétrer les épines de la couronne.

Ils tirent sur ses bras et ses épaules disloquées par le poids de la croix. Le Christ s'abandonne à leur haine.

Il est la « brebis muette devant les tondeurs [qui] n'ouvre pas la bouche » (Is 53, 7).

Mieux encore : il les aime, ces bourreaux qui se repaissent du mal qu'ils commettent et se délectent des souffrances qu'ils infligent.

Ils croient triompher, s'entraînent l'un l'autre, s'encouragent, immortalisent la scène.

Contemplant le corps mutilé par les tortures. *Mysterium iniquitatis*.

« Or, c'est à cause de nos révoltes qu'il a été transpercé, à cause de nos fautes qu'il a été broyé. Le châtement qui nous donne la paix a pesé sur lui : par ses blessures, nous sommes guéris » (Is 53, 5)



11 – JÉSUS EST ÉLEVÉ DE TERRE

Jésus est crucifié.

Sa chair est transpercée par les clous, même si, comme il le dira à sainte Catherine de Sienne :

« Ce ne sont pas les clous, c'est l'amour d'abord qui m'a planté sur la croix ».

Mais la chair du Verbe a bien d'abord été transpercée par les clous, avant de l'être par la lance du soldat.

Puis la croix est dressée. Élevée. Un échafaudage de fortune sert ici d'appui aux bourreaux qui peinent : elle est lourde cette croix que le Christ a portée.

Cinq hommes s'affairent pour hisser cet instrument du supplice qui va devenir le symbole des chrétiens.

Ô Croix dressée sur le monde, par toi la vie surabonde.

Sur cette croix, signe de notre espérance, « Jésus est plus haut, il est à la hauteur de Dieu parce que la hauteur de la Croix est la hauteur de l'amour de Dieu » (Benoît XVI).

Pendant trois heures, Jésus va agoniser.

Accompagnons-Le, dans cette lente agonie, pour apprendre, à son école, ce langage de la croix,

« folie pour ceux qui vont à leur perte, mais pour ceux qui vont vers leur salut, pour nous, il est puissance de Dieu »
(1 Co 1, 18)

12 – JÉSUS MEURT SUR LA CROIX

Folie pour le monde que cet amour qui se livre.

Ceux qui avaient suivi son enseignement, qui avaient vécu avec lui, comprennent-ils qu'en cet instant s'accomplit cette parole : « Voici pourquoi le Père m'aime : parce que je donne ma vie, pour la recevoir de nouveau. Nul ne peut me l'enlever : je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, j'ai aussi le pouvoir de la recevoir de nouveau : voilà le commandement que j'ai reçu de mon Père. » (Jn 10, 18).

Le rideau du sanctuaire du Temple s'est déchiré. L'obscurité a recouvert la terre.

Marie défaille et s'évanouit de douleur dans les bras des femmes qui l'ont accompagnée.

Jean, l'ami fidèle, est là. Il vient de recueillir les dernières paroles de son maître. Il est devenu son fils et a accepté de prendre chez lui Marie, sa mère.

Il serre contre sa poitrine le linge que son Seigneur a porté. Et il contemple ce corps défiguré qui est l'image même de l'amour.

Ce corps dont le côté transpercé a laissé jaillir l'eau et le sang, la vie et l'Esprit. Marie, saint Jean, les saintes femmes ont-ils compris ce signe, ce double signe ?

Leur cœur, meurtri, a-t-il été consolé ?

Les mystiques et les théologiens nous apprennent que même abîmée dans l'une des plus grandes souffrances humaines qui soit, celle de perdre son Fils, Marie a espéré.

L'eau et le sang sont le signe, visible, que cette espérance va bientôt s'accomplir dans la gloire.

Que la foi est vivante. Toujours vivante.

Même au creux de la mort.

Que la croix est source de vie.

Que la mort n'est donc pas la fin de quelque chose, mais le début de toute chose.

« Qui aurait cru ce que nous avons entendu ? Le bras puissant du Seigneur, à qui s'est-il révélé ? » (Is 53, 1)





13 – JÉSUS EST DESCENDU DE LA CROIX

Marie, les saintes femmes, Jean, Nicodème, Joseph d'Arimathe : ils ne sont plus que quelques-uns au pied de la croix.

Beaucoup sont partis : leur forfait était commis, le spectacle terminé.

Que pouvait-on bien faire de ce corps mort ?

Les hommes, avec une infinie délicatesse, ôtent les clous qui gisent, ensanglantés, sur le sol. Puis ils descendent le corps.

Lentement. Jean le prend dans ses bras, comme l'on prend un enfant, et va bientôt le donner à sa mère qui tend les mains pour le recueillir et embrasser ses plaies.

Jean n'ose pas toucher la chair du Verbe fait chair.

Jésus est son ami, mais c'est aussi son Seigneur.

la Passion est un chemin d'abaissement.

Le chrétien, nous rappelait le Pape Benoît XVI, « se trouve sur le chemin du Christ, et comme Lui, il essaie de "s'abaisser" pour entrer dans la vraie grandeur, dans la grandeur de Dieu qui est la grandeur de l'amour ».

14 – JÉSUS EST MIS AU TOMBEAU

Jésus est enterré à la hâte.

Son tombeau n'a pas été préparé. Comme ne l'avait pas été son berceau. Il naît dans une crèche, il est enterré dans la sépulture d'un autre.

Car « le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer la tête » (Mt 8, 20).

Insondable mystère que l'humilité, l'abaissement, l'acquiescement volontaire à la petitesse et à la pauvreté du Sauveur jusque dans sa mort !

Le laconisme scripturaire est à l'image de l'événement : il n'y a pas de mots pour le raconter.

Le silence envahit le tombeau froid dans lequel son corps est déposé, avec une infinie précaution.

Marie, sans doute, attend : elle viendra se recueillir lorsque les saintes femmes, Jean, Joseph, Nicodème, auront enveloppé d'un linceul le corps de son enfant.

La lumière envahit à nouveau la toile : elle n'est encore que celle d'une torche, elle sera bientôt celle de la Résurrection.

« Rends-nous capables de t'offrir nos aptitudes, notre cœur, notre temps, pour préparer ainsi le jardin où peut advenir la résurrection » (Benoît XVI)





15 – JÉSUS EST RESSUSCITÉ DES MORTS

Car la mort n'est pas la fin, mais bien le début de toute chose, le *Dies natalis*.

Pendant de longues heures, l'enfer a ricané, il a pensé triompher. Il s'est enorgueilli de chacun des coups, de chacune des souffrances, de chacune des blessures.

Et Dieu s'est abaissé. Dieu s'est laissé outrager, torturer. Il s'est offert, en hostie vivante.

Mais voici qu'après le mystère de la nuit et des ténèbres, vient l'allégresse de la lumière et du ciel.

Le triomphe de la vie et de la foi. Le Christ est ressuscité.

Ce « sacrement de la vie nouvelle » est une certitude.

Mais comment représenter le Ressuscité ?

L'Écriture ne nous dit-elle pas qu'il apparut « sous un autre aspect » (Mc 16, 12) ?

Bruno Desroche fait le choix d'une nudité héroïque, où seules les plaies des clous et du côté sont visibles.

Il s'attache aussi à traduire la soudaineté de l'événement, qui projette les gardes du tombeau à terre, dans l'aveuglement et la sidération. À la figure douloureuse de la Passion succède la figure glorieuse de la Résurrection qui exalte la calme majesté du Christ.